



**HAL**  
open science

# La ville africaine, de l'époque romaine à l'époque byzantine: l'évolution de la parure urbaine

Jean-Pierre Caillet

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Caillet. La ville africaine, de l'époque romaine à l'époque byzantine: l'évolution de la parure urbaine. X. Dupuis, V. Fauvinet-Ranson, Chr. J. Goddard et H. Inglebert (dir.). L'Automne de l'Afrique romaine. Hommages à Claude Lepelley, Hermann, p. 107 à 116, 2021, 10.3917/herm.godda.2021.01.0108 . hal-03849963

**HAL Id: hal-03849963**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03849963v1>**

Submitted on 23 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La ville africaine, de l'époque romaine à l'époque byzantine : l'évolution de la parure urbaine

Jean-Pierre Caillet<sup>1</sup>

Cet article ne saurait évidemment débiter sans renvoyer aux récentes – et fondamentales – publications d'Anna Leone, qui embrassent l'évolution urbanistique africaine de cette même période en étroite connexion avec les aspects religieux et économiques dans toute leur complexité<sup>2</sup>. Nous nous en tiendrons plus spécialement ici, par le biais de l'évocation d'un certain nombre d'exemples probants, à un aperçu sur le devenir des principales composantes monumentales de la ville. Nous en avons toutefois excepté l'érection des enceintes consécutivement à la reconquête justinienne, car cela a été traité extensivement par Denys Pringle<sup>3</sup>. Nous entamerons cependant notre propos en évoquant ces enceintes à propos de deux points qui nous intéressent ici tout particulièrement : d'abord, lorsque leur tracé (sur un périmètre réduit, comme l'on sait) a laissé hors les murs une cathédrale en exercice ; et lorsque ces enceintes ont oblitéré d'anciens bâtiments publics.

Quant au premier de ces cas, nous renverrons notamment à l'exemple d'Haïdra<sup>4</sup> (fig. 1), où plusieurs églises extérieures à la citadelle byzantine sont, d'après le matériel épigraphique qu'elles ont livré, toujours en usage après la reconquête justinienne ; et s'il ne saurait évidemment être exclu que quelques-unes d'entre elles aient eu une destination spécifiquement martyriale ou funéraire, le fait que l'une – celle dite « de Melleus » ou basilique I – soit probablement la cathédrale s'avère ici déterminant. Dans cette même optique, on pourra également songer à l'exemple de Tizirt (fig. 2), où l'église principale avec le baptistère monumental attenant, sans doute identifiable comme cathédrale et ayant connu une utilisation très tardive (nous y reviendrons plus loin) se situe en dehors de l'enceinte byzantine<sup>5</sup>.

En second lieu, quant à l'incidence directe de ces implantations d'enceinte sur des bâtiments publics, on peut s'arrêter au site de Madaure (fig. 3) où, indépendamment de l'oblitération d'une partie de l'aire du *forum*, la construction de la forteresse byzantine a été effectuée en incorporant l'hémicycle de la *cauea* du théâtre dans la courtine nord-ouest.

---

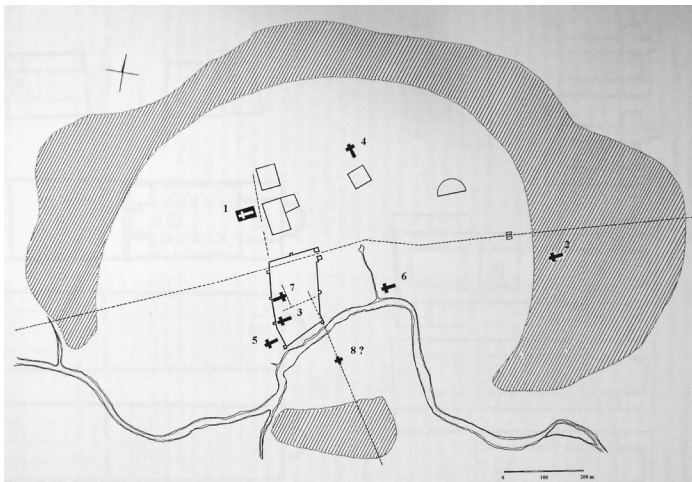
1. Université Paris-Nanterre /ArScAn/THEMAM.

2. Leone 2007 ; Leone 2013.

3. Pringle 2001.

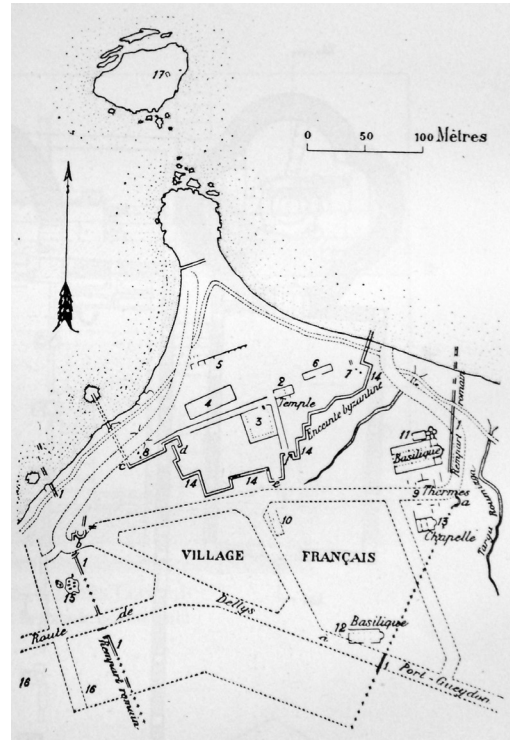
4. Baratte, Bejaoui 2014, p. 299-327.

5. Gui, Duval, Caillet 1992, p. 57-61 et pl. XLIX ; Caillet 2008, p. 244-245.

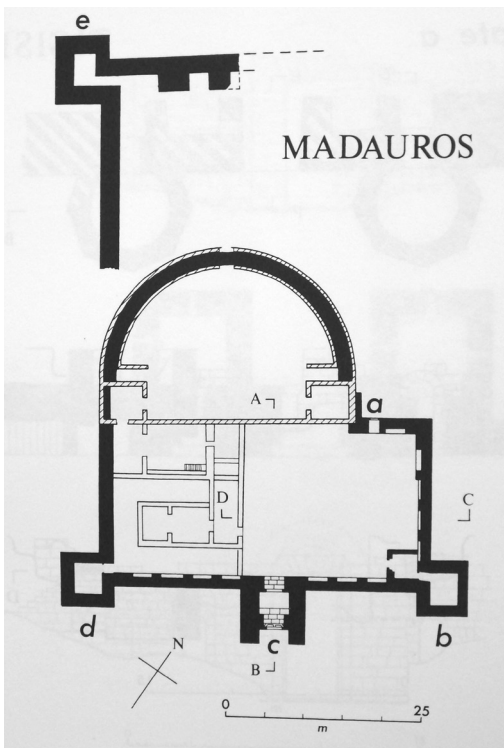


◀ Fig. 1. Haïdra, plan d'ensemble du site, avec l'implantation des églises (d'après F. Baratte et F. Bejaoui; dessin C. Champetier de Ribes).

▶ Fig. 2. Tizirt, plan d'ensemble du site (d'après P. Gavault et S. Gsell).



◀ Fig. 3. Madaure, plan d'ensemble de la forteresse byzantine englobant le théâtre (d'après M. Christofle).



▶ Fig. 4. Tébessa, l'arc de Caracalla en emploi dans la porte nord de l'enceinte byzantine (dessin de 1880).



À Tébessa<sup>6</sup> également, il semble bien que des éléments du théâtre aient servi au soutènement d'une arcature portant le chemin de ronde de l'enceinte byzantine – laquelle se signale aussi par le réemploi, pour l'une des portes principales au Nord, de l'arc *quadrifrons* qui avait été érigé sur le *cardo maximus* sous Caracalla<sup>7</sup> (fig. 4). À Tébessa encore, on doit évoquer le cas de l'amphithéâtre, dont bon nombre des blocs constitutifs de la *cauea* ont servi à l'édification de l'enceinte byzantine<sup>8</sup>.

Mais au-delà, à présent, des conséquences de ces implantations d'enceintes, il faut aussi relever que ces édifices de spectacles traditionnels, dont on sait qu'ils ont connu une nette défaveur dès les premiers siècles de l'établissement officiel du christianisme, ne sont d'ailleurs pas les seuls à avoir subi une réutilisation à de tout autre fin, voire un dépeçage. On pourra ainsi renvoyer à l'exemple de Sidi Jdidi, où les dalles de pavement du porche d'un grand bâtiment de plan basilical de fonction indéterminée – mais manifestement l'une des composantes majeures de l'agglomération romaine, selon Aïcha Ben-Abed Khader et Michel Fixot – ont été réemployées pour des tombes du cimetière d'époque byzantine<sup>9</sup>. On mentionnera enfin, au titre de ces « dépeçages » parfois précoces, le cas des deux temples de Sabratha (respectivement, dits « des Antonin » et « du Sud »), dont les bases, colonnes et chapiteaux ont servi à la reconstruction de la basilique civile qui devait ensuite – nous y reviendrons plus loin – être convertie en église<sup>10</sup>.

La transformation en église correspond d'ailleurs aussi à un processus attesté pour plusieurs types d'édifices d'époque classique. On considérera là, en premier lieu, le devenir de certains sanctuaires païens. Il est certes vrai que l'on a parfois tendu à exagérer fortement l'ampleur du phénomène : ainsi, voici une vingtaine d'années, Jan Vaes insistait sur le caractère très courant de la conversion de temples en églises<sup>11</sup>. Nous avons eu lieu de tempérer cette vision<sup>12</sup>, mais il reste que, pour notre présent propos, plusieurs cas africains s'avèrent indiscutables. Il s'agit d'abord de l'ancien capitol de Constantine (fig. 5), dont les murs latéraux de la *cella* ont constitué, pratiquement tels quels, l'enveloppe de la nef chrétienne ; et comme l'ont suggéré Isabelle Gui et Noël Duval, le tracé polygonal de l'abside et le voûtement des deux « sacristies » communiquant avec celle-ci incitent nettement à situer cette transformation à l'époque byzantine<sup>13</sup>. C'est également au cours de cette période que Noël Duval a envisagé de placer l'installation d'un baptistère – d'un type s'accordant, en effet, fort bien à cette chronologie – dans la *cella* du temple d'Esculape au Jebel Oust<sup>14</sup>. Le même auteur a d'autre part signalé le cas de l'implantation d'une église (dite « basilique III ») dans la cour d'un temple d'affectation

6. Pringle 2001, p. 214-217.

7. *Ibid.*, p. 238-242.

8. Blas de Roblès Sintès 2003, p. 221.

9. Ben Abed Khader Fixot 2004, p. 22-24.

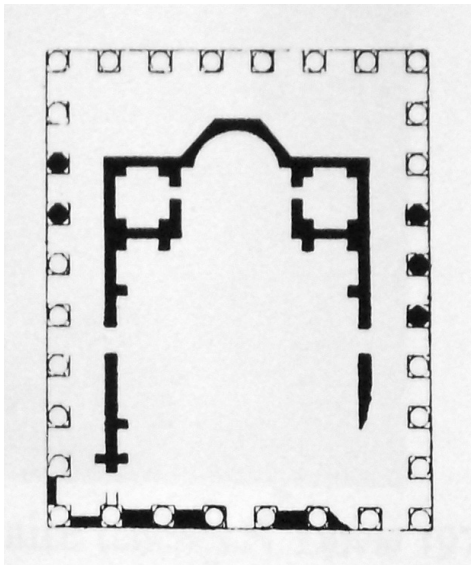
10. Duval 1987, p. 275.

11. Vaes 1989, p. 299-321.

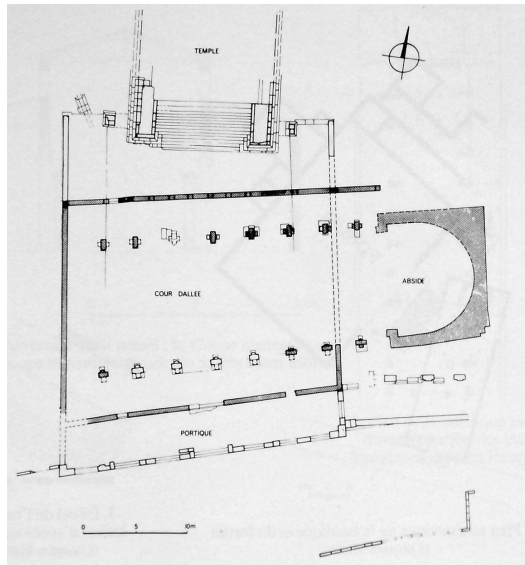
12. Caillet 1996, p. 191-211.

13. Gui, Duval, Caillet 1992, p. 205-207 et pl. CII.

14. Duval 1971 (1973), p. 290-292 ; Baratte Bejaoui 2014, p. 154-156.



▲ Fig. 5. Constantine, plan de la basilique chrétienne implantée dans le capitole (d'après S. Gsell).



▲ Fig. 6. Tipasa, plan de la basilique III implantée dans la cour d'un temple (d'après N. Duval).

initiale inconnue à Tipasa<sup>15</sup> (fig. 6) ; aussi, à Thurburbo Majus (Henchir Kasbat), une église a été érigée dans une partie de la cour du temple dit « des *Cereres* », et un baptistère installé dans la *cella* de celui-ci<sup>16</sup> ; et c'est le même constat que Noël Duval a fait à Sbeitla, pour l'église dite « basilique III<sup>17</sup> » ; en toutes ces autres occurrences, il semble que ce soit bien antérieurement à la reconquête justinienne que la modification ait eu lieu. Il reste que ces églises sont vraisemblablement demeurées en usage après 533, et que leur présence contribuait alors à conférer sa physionomie à la ville.

C'est d'ailleurs un cas du même ordre qui s'offre à Madaure, mais avec un édifice de destination originelle tout autre : il s'agit de l'un des complexes thermaux du quartier nord-est dont le *frigidarium* a été transformé, sans doute dès avant l'époque vandale d'après la position de l'autel en plein centre de la nef, en l'« église III » de ce site<sup>18</sup> (fig. 7). Enfin, il faut évoquer les trois basiliques civiles de Tipasa, Sabratha et Lepcis Magna, dont le détournement en sanctuaires chrétiens, est également bien avéré. Dans les deux premiers cas, la transformation semble aussi être intervenue assez précocement : soit au début du *v<sup>e</sup>* siècle pour l'« église IV » de Tipasa (encore, comme l'a relevé Noël Duval, du fait de l'implantation de l'autel au centre

15. Duval 1971 (1973), p. 292-295 ; Gui Duval Caillet 1992, p. 25-27 et pl. XXIX, 3.

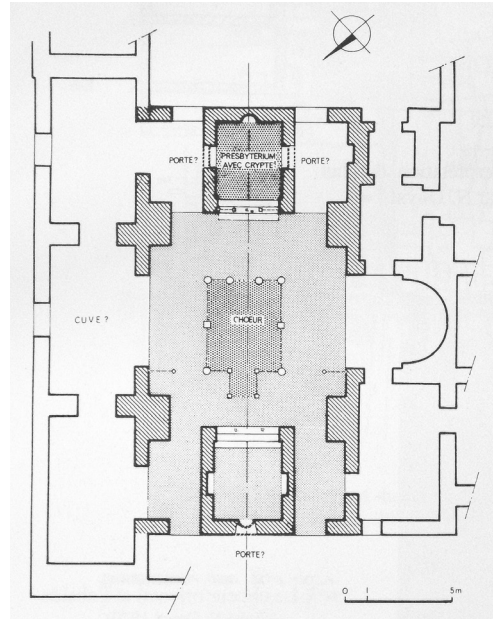
16. Duval 1971 (1973), p. 277-290 ; Baratte Bejaoui 2014, p. 157-160.

17. Duval 1971 (1973), p. 268-276 ; Baratte Bejaoui 2014, p. 386-391.

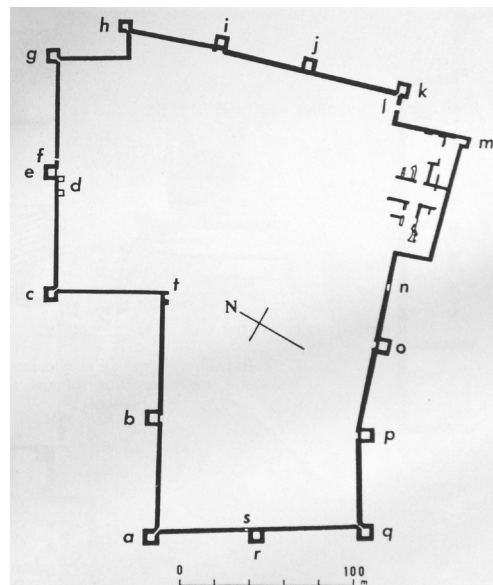
18. Duval 1971 (1973), p. 298-305 ; Gui Duval Caillet 1992, p. 331-332 et pl. CLXVI, 3-4.

de la nef)<sup>19</sup>, et peut-être même avant 400 pour l'«église I» de Sabratha (par suite d'une reconstruction faisant suite à un séisme survenu en 365)<sup>20</sup>; ce serait en revanche à l'époque byzantine que la grande basilique sévérienne de Lepcis Magna aurait subi la réaffectation en question<sup>21</sup>.

Mais la production de ces différents exemples ne doit pas, là non plus, entraîner d'abusives généralisations : ce ne sont que trois basiliques civiles que l'on est amené à mentionner. Le phénomène ne semble pas avoir davantage touché les ensembles thermaux ; et, s'il est vrai que, mis à part un cas comme celui de la citadelle de Timgad<sup>22</sup>, celui des *Thermae Theodoriana*e de Carthage et ceux (à ce jour non retrouvés) de Lepcis Magna dont Procope attribue la construction à Justinien<sup>23</sup>, le Maghreb ne livre guère de témoignages d'implantation nouvelle dans cette catégorie d'édifices, il est toujours loisible de penser que nombre des complexes plus anciens demeuraient en service à l'époque byzantine. On fera profit, à ce sujet, des précieuses observations d'Yvon Thébert<sup>24</sup>. Ainsi, et en laissant ici de côté les exemples dont la date de réfection s'avère trop mal assurée, on peut notamment évoquer le cas des thermes « memmiens » de Bulla Regia, dont les inscriptions d'époque byzantine indiquant la désaffectation, sont manifestement postérieures de très peu à cette mutation. Ils ont donc dû toujours servir à des fins balnéaires quelque temps encore après 533 ; et sur le même site, les thermes dits « de la chasse » n'ont apparemment pas été non plus désaffectés avant le milieu du VI<sup>e</sup> siècle. On a aussi l'exemple des thermes dits « symétriques » de Guelma, qui correspondent sans doute aux



▲ Fig. 7. Madaure, plan du *frigidarium* des thermes du Nord-Est transformé en église III (d'après N. Duval).



▲ Fig. 8. Guelma, plan de l'enceinte, avec les thermes dans l'angle sud-est (d'après A. Ravosié).

19. Gui Duval Caillet 1992, p. 27-29 et pl. XXX-XXXII.

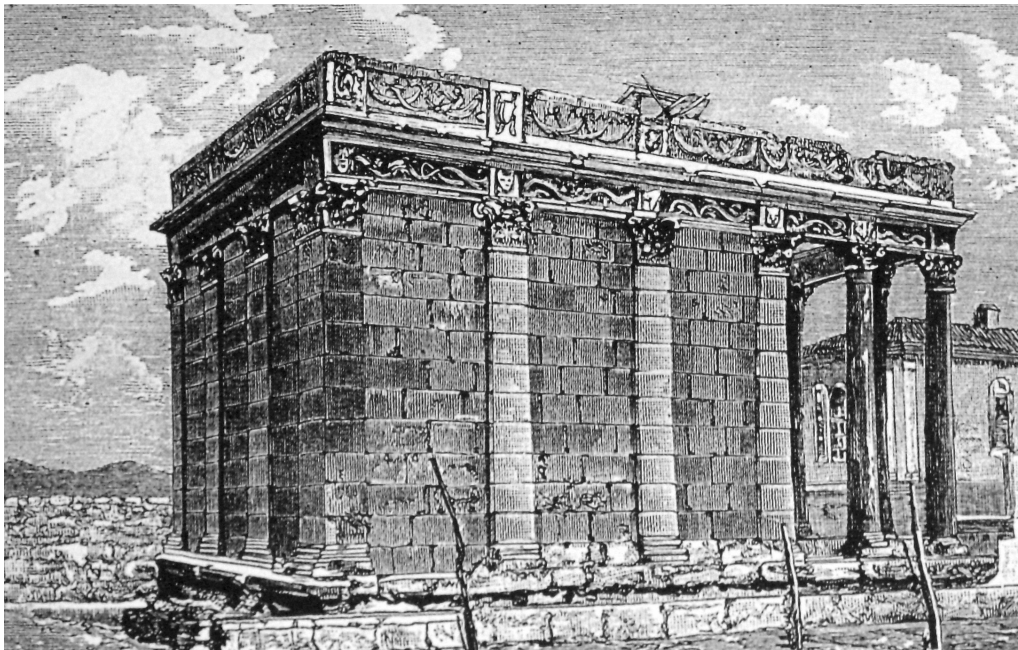
20. Duval 1987, p. 269-301.

21. Caputo 1984-85 (1986); Duval 1988, p. 257-266.

22. Lassus 1974, p. 463-474.

23. Procope, *De Aedificiis*, VI, 4, 11 ; cf. Roques 2011, p. 405-406.

24. Thébert 2003, p. 419-420.



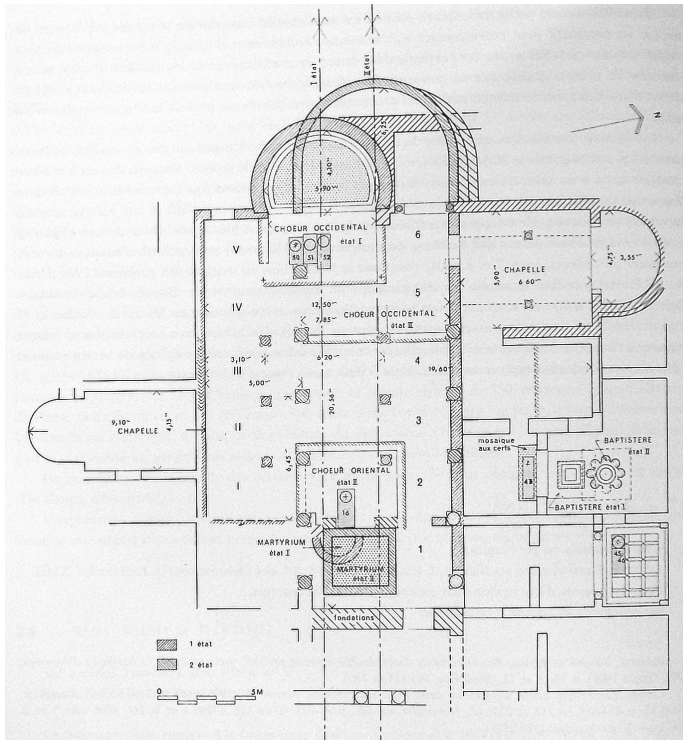
▲ Fig. 9. Tébessa, temple dit de Minerve (dessin de 1880).

bâtiments que mentionne l'inscription commémorant la construction de la nouvelle enceinte de la ville en 539 : l'enceinte en question a englobé ce complexe (fig. 8), mais l'aménagement d'une porte pour y donner accès paraît bien dénoter que ces thermes sont demeurés en fonction. Au total, comme l'a synthétisé Yvon Thébert<sup>25</sup>, il apparaît que les usages balnéaires n'ont pas été abandonnés, non plus que les techniques de mise en œuvre (ou du moins de maintenance) d'ensembles de cette nature; toutefois, l'édification de complexes de grande envergure marque très nettement le pas. Ce processus s'avère avoir été entamé dès le v<sup>e</sup> siècle en fait, et l'époque byzantine n'a coïncidé qu'avec son prolongement. Il en ressort, en tout cas, qu'on touche là à l'un des aspects où se perçoivent d'indéniables efforts de continuité des pratiques de vie de l'âge classique, mais aussi l'inéluctable déperdition de ces mêmes pratiques.

Quant aux temples païens enfin, ils paraissent avoir assez bien résisté, dans leur bâti du moins; il suffit à cet égard de renvoyer aux divers exemples mentionnés par Pierre Gros dans son panorama de l'architecture culturelle des époques antonine et sévérienne : capitoles de Dougga, Timgad, Thurburbo Majus, Henchir es-Souar, Henchir-Kima, Lambèse, Sbeitla, temples du culte impérial de Djemila et Lepcis Magna, temples aux divinités régionales romanisées de Bulla Regia, Dougga, Timgad, Lambèse ou Tébessa<sup>26</sup>. On notera qu'indépendamment même du résultat des anastyloses consécutives à la fouille, plusieurs de ces spécimens

25. Thébert 2003, p. 427-428.

26. Gros 2011, p. 192-198.



◀ Fig. 10. Uppenna, plan de la basilique chrétienne avec ses modifications successives (d'après N. Duval).

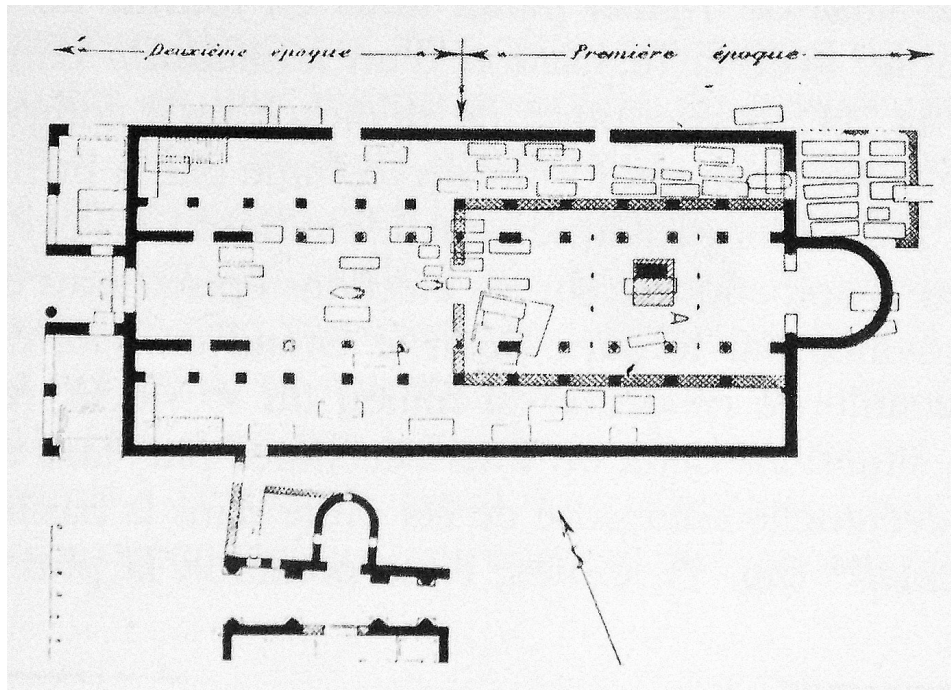
étaient demeurés dans un état de conservation assez remarquable : ainsi notamment du temple de Tébessa (fig. 9), presque intégralement préservé à l'intérieur même de la citadelle byzantine<sup>27</sup>. Le désir de protection du patrimoine monumental semble donc avoir joué assez largement, tout comme dans les autres provinces de l'Empire<sup>28</sup>. Ajoutons, d'ailleurs, que le cas du dépeçage des deux temples païens de Sabratha au profit de la basilique civile, devenue église par la suite, comme nous le relevons plus haut, s'explique assez aisément par la ruine de ces édifices après le tremblement de terre de 365 ; mais lorsque ce type d'altération accidentelle n'était pas intervenu, le souci du maintien de l'ancienne parure urbaine a sans doute souvent prévalu.

Il s'impose à présent de revenir « à plein » aux sanctuaires chrétiens, dont nous avons d'ailleurs déjà eu l'occasion d'entrevoir le poids dans le paysage de la ville protobyzantine au fil de ces lignes. Relevons ici, tout d'abord, que cette phase se signale par une activité toujours soutenue en matière d'implantation de nouvelles églises : mentionnons – sans viser là davantage à l'exhaustivité, bien évidemment – les basiliques III et VII d'Haïdra, sûrement

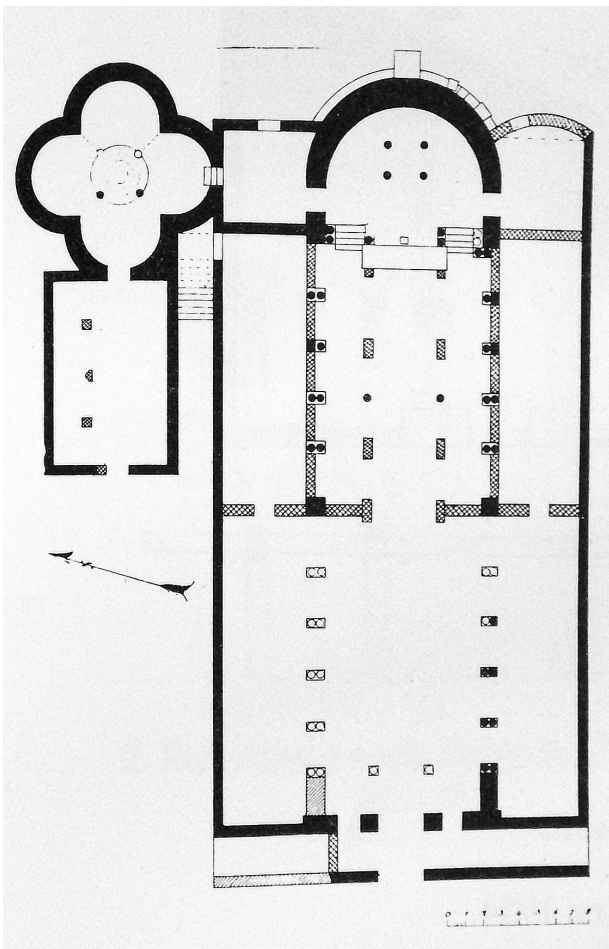
27. Blas de Roblès Sintes 2003, p. 223-224.

28. Cf. notamment Greenhalgh 1989, p. 88-91, avec cependant l'évocation de diverses nuances dans le comportement en question.





▲ Fig. 11. Tipasa, plan de la basilique Sainte-Salsa avec ses modifications successives (d'après S. Gsell).



◀ Fig. 12. Tizirt, plan de la basilique chrétienne (probable cathédrale) avec ses modifications successives (d'après P. Gavault et S. Gsell).

attribuables à cette période<sup>29</sup>; de même la grande basilique dite « justinienne » de Sabratha (« basilique II », à identifier probablement avec l'édifice dont Procope fait état de la construction après la reconquête de 533)<sup>30</sup>; ou encore l'une et peut-être même deux des trois seules églises aujourd'hui connues de la ville d'Announa<sup>31</sup>. Mais, outre ces fondations *ex novo*, il faut encore tenir compte de la réfection d'églises plus anciennes. Cela, parfois sur le mode de l'amplification, comme à Uppenna (Henchir Chigarnia), où la basilique d'implantation antérieure a été pourvue d'un contre-chœur martyrologique, ainsi que de plusieurs annexes latérales dont un baptistère et une chapelle<sup>32</sup> (fig. 10); à Haïdra également, les basiliques I et II se voient augmentées d'annexes et, pour la seconde, d'un *martyrium* monumental<sup>33</sup>. C'est probablement aussi à l'époque byzantine que l'église Sainte-Salsa de Tipasa a, en rapport avec un réaménagement du sépulcre de la martyre dédicataire, vu sa nef doublée par extension des trois vaisseaux vers l'Ouest, par l'implantation d'un portique en façade et l'établissement de tribunes au-dessus des collatéraux<sup>34</sup>. S'offre encore le cas de la basilique (cathédrale?) de Matifou, peu à l'Est d'Alger, où le maître de la milice Maurice a fait procéder à une reprise complète du gros œuvre de l'édifice, avec peut-être, là aussi, établissement de tribunes et d'un contre-chœur<sup>35</sup>.

Mais au contraire, ce sont en d'autres occurrences des modifications franchement négatives qui se trouvent attestées : et il faut d'ailleurs évoquer à ce titre, aussi, cette même église Sainte-Salsa de Tipasa où, plus tard, les tribunes et une grande partie de l'aire de la nef ont été abandonnées<sup>36</sup> (fig. 11). Un processus sensiblement du même ordre devait affecter la grande basilique (probable cathédrale) de Tizirt<sup>37</sup> (fig. 12). Ainsi, il semblerait qu'à une phase de prospérité réellement maintenue, pouvant correspondre aux décennies immédiatement postérieures à la reconquête de 533 et reconnue comme telle par Noël Duval pour Sbeitla et Haïdra notamment<sup>38</sup>, ait succédé une période de difficultés matérielles, au cours de laquelle la recrudescence des attaques maures aurait pu avoir – avant même l'invasion arabe du milieu du VII<sup>e</sup> siècle – les effets les plus funestes. Toutefois, Yves Modéran a récemment insisté sur les témoignages de la profonde christianisation des populations maures – une christianisation les incitant à résister, de concert avec les Byzantins, aux envahisseurs musulmans<sup>39</sup>. Et nous avons nous-mêmes<sup>40</sup> tenté d'attirer de nouveau toute l'attention sur une étude très

29. Baratte Bejaoui 2014, p. 312-318 et 324-326.

30. Duval 1987, p. 281; Procope, *De Aedificiis*, VI, 4, 13, cf. Roques 2011, p. 405.

31. Gui, Duval, Caillet 1992, p. 337-342 et pl. CLXIX-CLXXIV.

32. Baratte, Bejaoui 2014, p. 200-211.

33. *Ibid.*, p. 300-306 et 307-312.

34. Gui, Duval, Caillet 1992, p. 37-44 et pl. XXXIX-XLI.

35. *Ibid.*, p. 52-56.

36. *Ibid.*, p. 37-44 et pl. XXXIX-XLI.

37. *Ibid.*, p. 57-61 et pl. XLIX.

38. Duval 1982a; Duval 1982b. Cf. aussi les remarques dans le même sens de Février 1986, en particulier p. 798-804.

39. Modéran 2003, p. 796-797, 817.

40. Caillet 2008, p. 237-246.

documentée de Mohammed Talbi, recensant un nombre non négligeable d'attestations de foyers chrétiens au Maghreb même après la chute de Carthage en 698 (attestations fournies par des sources latines émanant de la papauté aussi bien que par des sources arabes)<sup>41</sup>. Ainsi donc – et comme l'avait également envisagé Paul-Albert Février<sup>42</sup> –, il ne serait pas impossible que, pour plusieurs siècles encore, des communautés chrétiennes aient pu parvenir à survivre. Ce serait donc lors de cette phase tout à fait médiévale que pourraient éventuellement se placer ces témoignages de « rétraction » de certaines de nos églises.

Pour conclure, un retour aux données textuelles ne manque pas de se recommander. Pour notre propos, il s'agit principalement du livre VI du fameux *De Aedificiis* de Procope de Césarée<sup>43</sup>, qui s'était trouvé sur place en tant que membre de la suite du maître de la milice Bélisaire et de son successeur Solomon ; et en second lieu, on dispose d'un passage de l'*Histoire ecclésiastique* d'Évagre le Scolastique<sup>44</sup> (même s'il ne s'agit pas cette fois d'un témoignage direct). Ce sont, sans surprise, des aspects très positifs auxquels s'attachent ces deux auteurs : ainsi, le premier se complaît manifestement à exalter l'ampleur de l'œuvre de rétablissement du cadre d'un mode de vie proprement romain, à travers en particulier l'exemple de la création d'une nouvelle ville à *Caput Vada*, lieu du débarquement de Bélisaire sur la côte de Byzacène ; et le second gratifie Justinien de la restauration de non moins de 150 villes en Afrique (les unes totalement rebâties, les autres embellies par rapport à leur état antérieur). Certes, tout cela demeure très « générique » dans sa formulation, et l'exagération paraît bien avoir été de mise. Par ailleurs, Denys Pringle<sup>45</sup> a très pertinemment renvoyé au nombre de 220 évêques présents au concile de Carthage de 535 et aux 133 sièges mentionnés par les diverses sources entre 533 et la fin du VII<sup>e</sup> siècle ; et tout en admettant avec lui que cela dénote une très sensible chute, comparé aux quelque 650 évêques signataires au concile de Carthage de 411 (et ayant pu correspondre à environ 500 villes), on ne saurait parler d'un véritable effondrement : ce qui, somme toute, s'accorderait aux indices de relative vitalité dont nous avons eu lieu de faire rappel quant à certaines des composantes monumentales, et à leur extension probable, même sur certains sites. Ce ne serait donc vraiment que lorsque les conditions eurent assez radicalement changé (soit avec la domination musulmane) qu'une réelle désagrégation de ce tissu urbain devrait être envisagée ; encore, ainsi que nous tendions à le suggérer, cette désagrégation aurait-elle été plus ou moins progressive, et distendue sur plusieurs siècles.

---

41. Talbi 1990.

42. Février 1990, p. 190-192.

43. Cf. notamment Roques 2011, p. 404-406 pour ce qui nous concerne ici.

44. Cf. notamment Whitby 2000 (passage [IV, 18] cité par Pringle 2001, p. 415, n. 3 de la p. 110).

45. Pringle 2001, p. 111.